

C : le corps catalan

Michel Vaïs

Numéro 119 (2), 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24460ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaïs, M. (2006). C : le corps catalan. *Jeu*, (119), 180–183.



Mathilde Hébert

MICHEL VAÏS

C : le corps catalan

Nichée à une centaine de kilomètres au sud de l'opulente Barcelone, la ville de Reus, en Catalogne – prononcer *reusse* comme en français, et non *rrréousse*, comme on le ferait en espagnol – compte 100 000 habitants. Nous sommes bien en Espagne, mais, curieusement, dès l'aéroport de Barcelone, on constate que l'espagnol arrive en troisième place sur les panneaux de signalisation, après le catalan et l'anglais. Le message est on ne peut plus clair ! Cela dit, la ville où a été élevé Antoni Gaudí – un beau musée lui est consacré – paraît aussi prospère qu'animée.

En ces derniers jours d'octobre, il fait bon goûter aux dernières chaleurs de l'automne alors que Montréal grelotte déjà, vingt degrés plus bas au thermomètre. Ce qui m'amène là ? Le huitième festival international de mime et de théâtre gestuel nommé COS'05, le mot *cos* voulant dire « corps » en catalan et 05 faisant référence au millésime. Le directeur artistique Lluís Graells a eu l'amabilité d'y accueillir les membres du comité exécutif de l'Association internationale des critiques de théâtre pour leur réunion semestrielle.

Étonnamment, le spectacle d'ouverture de COS'05 était un film : *Nosferatu* de F. W. Murnau, accompagné par un quatuor de clarinettes dans la salle. Ni tambours ni trompettes, pas le moindre discours d'ouverture, mais un vieux long métrage en noir et blanc, qui, effectivement, trouvait une résonance particulière à être considéré comme un travail de mime. Le maquillage excessif, les griffes et le crâne rasé du personnage éponyme, ses longues oreilles pointues et sa démarche saccadée font de *Nosferatu* un personnage aux frontières du ridicule – du moins pour le spectateur d'aujourd'hui – qui orchestre une cérémonie d'épouvante, largement mimée.





Nouvelles Folies, spectacle de la compagnie française Fiat Lux, présenté au festival de mime et de théâtre gestuel, COS'05. Photo : Florent Varlet.

Sur les dix-sept spectacles de sept pays différents – en plus d'ateliers de marionnette et d'improvisation –, douze étaient gratuits, quatre coûtaient à peine six euros et un, trois, soit autant que le film d'ouverture. Bravo pour la démocratisation du théâtre ! Nous sommes dans une région où l'art est bien considéré comme un service public. Hormis l'Espagne (Catalogne, pays valencien, Salamanque), la France avait été invitée, comme Israël, le Cameroun, le Pérou, l'Angleterre et l'Italie. La Pologne aussi, mais pour une conférence – en polonais, avec interprétation en catalan : j'ai passé mon tour ! Seule la France était cependant là en force, présentant deux spectacles de deux compagnies – très ! – différentes : *Blanc... sous le masque* du Théâtre du Mouvement et *Nouvelles Folies* de la compagnie Fiat Lux. L'Hexagone semble être encore la première patrie du mime.

Cours d'histoire ou œuvre autonome

Le premier spectacle, mis en scène par Claire Heggen – dans un solo, elle avait attiré l'attention par sa souplesse et son imagination à la semaine de mime d'Omnibus, à Montréal, au printemps 2005 – offrait une histoire du mime depuis les Grecs et les

Romains jusqu'à nos jours, en passant par, et en illustrant, la commedia dell'arte, l'interdiction de parler sous Louis XIV et le rôle de l'Église, les clowns et les bouffons, le cinéma muet (Charlie Chaplin et Buster Keaton, au moyen d'extraits filmés), les grands Étienne Decroux, Jacques Lecoq, Marcel Marceau, et le masque neutre.

On ne s'étonnera pas que la présentation de *Blanc... sous le masque* verse dans un sympathique « impérialisme » : tout est mime dans cette optique, les orgies romaines comme le tango, et même... le cinéma porno ! Dans un décor d'une sobre efficacité – trois minces cadres d'acier et des draps blancs, pratiques pour les ombres chinoises – et avec des costumes amusants (fesses et seins rebondis, culottes courtes et grosse touffe de poils au pubis que Claire Heggen ne cessait de tripoter), des explications quadrilingues permettaient à un public autant franco qu'anglo, italo ou hispanophone de suivre facilement. Show énergique, aussi coloré qu'amusant, composé de numéros bien rodés, mais dont j'ai seulement regretté le caractère plutôt scolaire.

L'autre pièce française en était vraiment une, et entièrement sans paroles. *Nouvelles Folies* raconte l'histoire d'un jeune couple venu de la ville passer ses vacances dans un petit village côtier, qui pourrait être breton autant qu'irlandais par les chants choraux traditionnels qui évoquent ces contrées. L'union des tourtereaux ne résistera pas à ce choc de cultures entre les mœurs de la métropole et ceux du port exotique. Les quatre pêcheurs qui les accueillent – sans dire un mot, mais avec une grande expressivité – endossent leurs personnages avec esprit, soutenus par un bruitage efficace qui accompagne un lancer de pépins, de raisins ou de cailloux dans l'eau de *ponics* et de *plocs* caractéristiques. Symboliquement, le couple de citoyens finit submergé –

concrètement inondé – par le trop-plein de vie qui se dégage du port de pêche, lequel retrouvera sa paix une fois passée la distraction. C'est une des rares fois où j'ai pu voir une véritable pièce mimée, et non un spectacle de numéros, un show de sketches, une démonstration de savoir-faire ou un exercice pédagogique.

Légèretés espagnoles

Des autres spectacles de COS'05, j'en retiendrai surtout deux, espagnols : *Extracélestes* de Spasmo Teatro de Salamanque et *M.A.M. – Modern Art Modern* de la compagnie catalane Copi Rait. Je laisse donc de côté l'extraordinaire quasi-solo de la compagnie péruvienne Hugo et Ines, *Cuentos pequeños*, qui avait été présenté à Montréal le mois précédent, au Festival mondial des arts pour la jeunesse¹. Une image de cette pièce de théâtre de marionnettes jouée avec les mains, les genoux et le ventre faisait d'ailleurs la page couverture de notre dernier numéro.

Les « extracélestes », dont il est question dans la pièce de Spasmo, constituent un spectacle de pantomime, donc, sans paroles, mais avec une amplification musicale et force bruits de bouche, joué par cinq jeunes hommes devant un public de jeunes hurlant de rire et de plaisir. Remplis d'énergie, ils rappellent les Mimes électriques du Québec des années 70. Il ne s'agit cependant pas d'une simple suite de numéros, car la pièce comporte une trame narrative. Quatre jeunes hommes passés au peloton d'exécution (on ne saura jamais pourquoi!) se retrouvent au Ciel... ou en Enfer, obligés de choisir le lieu qui leur conviendra le mieux pour l'éternité. Un des quatre garçons, qui est ostensiblement homosexuel, se retrouve dans toutes sortes de situations compromettantes avec saint Pierre. Les cinq mimes incarnent une série de personnages, avec toujours un des cinq qui donne une touche précieuse, appliquée,

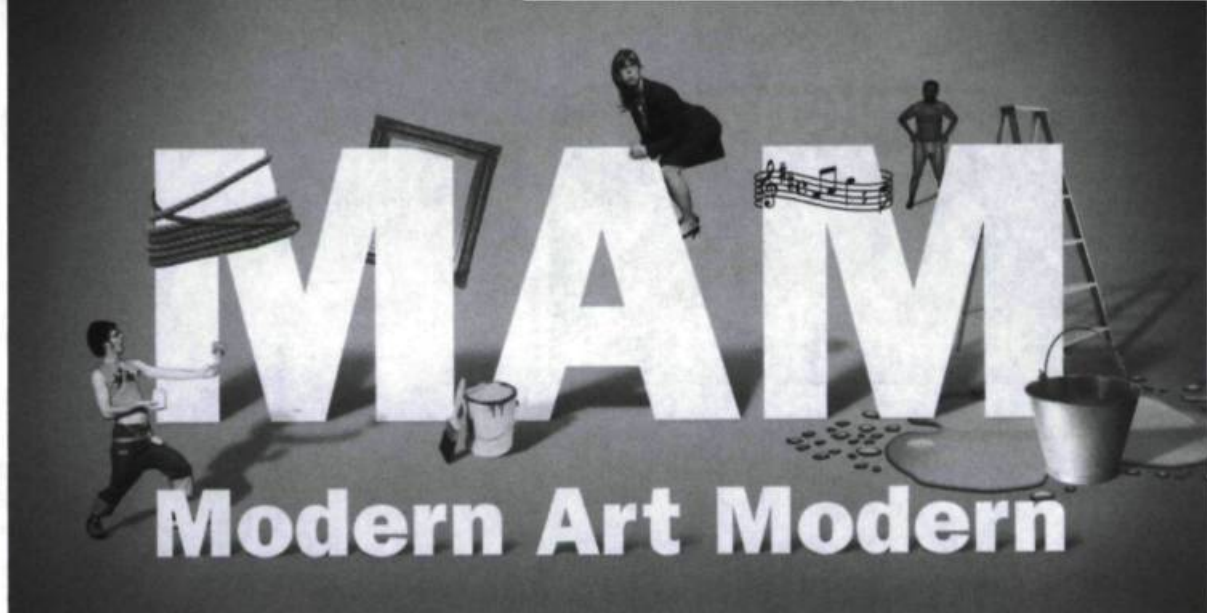
conscientieuse. Ainsi, lorsqu'ils représentent des colombes qui font joyeusement caca au Paradis, une d'entre elles entre en scène avec son sac de plastique transparent pour ramasser soigneusement sa crotte. À la fin, las de les rencontrer toujours sur son chemin, saint Pierre déménage en Enfer, où cependant il retrouvera les quatre compères. J'ai bien ri. C'est un spectacle qui



peut facilement voyager, même si rien ne lui permet de s'élever au-dessus de la légèreté.

Quant à cette pièce au titre curieux de *M.A.M. – Modern Art Modern* (noter le nom de la compagnie, Copi Rait, qui calque le mot *copyright*), il s'agit d'une très efficace parodie – parlée – de l'artiste américain à l'ego disproportionné, très

1. Voir l'article de Patricia Belzil dans *Jeu* 118, 2006.1, p. 109-120.



prétentieux, qui se dit bon dans tout et qui s'affiche comme un adepte de « l'art absolu ». Plus il se prend au sérieux, plus il déclenche les rires du public. Le comédien-performeur et coauteur Gerard Domènech, qui incarne John Phillip Etty, s'exprime dans un anglais approximatif, et ses propos sont traduits en catalan pour le public, par son assistante. Ce qui laisse la place à tout un jeu entre l'artiste et son interprète. Par moments, elle hésite, gênée, à traduire vraiment les affirmations vulgaires de l'artiste. Il paraît improviser en parlant de sa pratique dans chaque discipline. Elle hésite, bafouille parfois, résume outrageusement ses paroles, mais il feint de ne pas comprendre. Elle mélange ses feuilles de notes, en vient à s'opposer sournoisement à lui. À d'autres moments, elle est obligée de décrire ses improvisations. Il la force à incarner Dulcinée, tandis qu'il joue Don Quichotte et qu'il l'asperge de ses larmes, ou Juliette, alors qu'il déverse son chagrin sur elle en Roméo.

Quand sonne un téléphone cellulaire, l'artiste pique une sainte colère, jusqu'à ce qu'on lui fasse remarquer que c'est son propre appareil qui sonne. « Appel artis-

tique », conclut-il en ricanant comme un adolescent, amorçant une longue conversation téléphonique. Il quitte alors la scène, et c'est la pauvre secrétaire qui doit « meubler » pour le public jusqu'au retour de la vedette. Un troisième personnage, masculin, au rôle muet, présente chaque tableau avec un écriteau, dans une tenue amusante appropriée (tutu, habit de plongée, etc.), ou alors il incarne un Sancho Pança trapu et rondelet. Comme pour la pièce précédente, le public a marché fort, j'ai beaucoup ri, mais je suis resté sur ma faim.

Il n'empêche : avec son animation mesurée, ses restaurants variés, l'amabilité de sa population, cette ville où tout ferme pour trois heures à l'heure de la sieste, même le bureau du Festival, offre tous les ans un petit festival de mime sans prétention – aucun discours officiel, pas de cérémonie de clôture –, qui séduira par son efficacité inattendue. Reus est donc une destination voyage-théâtre tout à fait recommandable pour l'automne 2006. **■**